

SYNTHÈSE CAFÉ-PHILO DU 29/11/2018

Le populisme parle-t-il au nom du peuple ?

Excellente soirée du café-philo grâce à la participation d'une quinzaine de personnes qui ont bien éclairé notre débat, dans cette période troublée de manifestations populaires.

« S'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement ; un gouvernement si parfait n'est pas fait pour les hommes. » Rousseau

J'ai mis en exergue cette pensée de Rousseau (citée dans l'intro de Geneviève) pour bien situer les limites de nos ambitions en matière de philosophie politique. Cela étant dit, il faut tenter de prendre en charge les questions majeures de notre réalité politique (d'hier et d'aujourd'hui) et de s'interroger sur le problème essentiel que pose le populisme.

De quoi le populisme est-il le nom ? Cette question en appelle une autre : qu'est-ce que le peuple ? Geneviève dans son introduction nous a fourni de quoi nourrir notre réflexion (voir ses textes sur le blog).

Il peut sembler évident que les populismes manifestent la parole du peuple, puisque le mot est formé sur le latin « populus ». Mais l'étymologie nous apprend aussi que les Grecs avaient deux noms pour désigner le peuple : « plétois » et « démos ». C'est le premier, la plèbe, la populace, la masse qui correspond au sens latin. En revanche les Grecs employaient « démos » pour désigner le peuple élevé à la dignité politique, dont les citoyens devaient être, dans la jeune démocratie athénienne, tour à tour gouvernants et gouvernés.

Cette analyse étymologique nous éclaire sur un point capital que Rousseau analysera dans son « Contrat Social » (voir texte sur le blog) à savoir cet engagement du citoyen capable de vouloir l'intérêt général du peuple, au-delà de ses intérêts particuliers et pour lequel il peut vouloir en être le représentant. Par exemple, le citoyen c'est celui qui n'ayant pas voté pour tel candidat à la Présidence élu à la majorité dans des conditions

conformes à la loi, peut dire néanmoins, il est mon Président. Autre condition, que cet électeur soit bien informé et suffisamment instruit (« l'ignorance est esclavage » disait Rousseau) et que le peuple soit souverain (République). C'est ainsi que le peuple a la parole dans les urnes ou sur la place publique quand il manifeste ou dans la presse libre. Cependant nous voyons bien que le peuple peut parfois être manipulé par des démagogues ou par un parti, qui comme le suggère le mot lui-même, est un parti-pris (son intérêt particulier).

Ainsi Geneviève dégage quatre présupposés communs à ces montées populistes : *Le premier* et le plus ancien est l'opposition historique du pauvre à une élite riche détentrice du pouvoir (pauvreté, chômage, changement industriel, modernisation, augmentation du prix de la vie...). *Le second* est qu'à toute crise il faut trouver un bouc émissaire (le gouvernement, les élites intellectuelles, les juifs, les étrangers ou les émigrés...). *Le troisième* c'est l'homme providentiel qui joue de son charisme, sur les émotions et les passions primaires et substitue à la raison critique, la force du mythe salvateur. *Le quatrième* point et non des moindres, c'est l'incompétence des hommes de pouvoir, leur corruption, leur éloignement du peuple, leur difficulté à réaliser une justice sociale (d'où le slogan de l'extrême droite « tous pourris »). Ces quatre présupposés font le lit du populisme. À cela, s'ajoute la mondialisation qui se heurte à la nation et lui fait perdre tous ses repères, la puissance des réseaux sociaux et des théories complotistes (« fake news »), démultiplient les passions, les opinions, l'apolitisme, l'individualisme et souvent l'égoïsme.

C'est dans ce contexte général que l'on constate une inflation passionnelle du peuple, qui n'est plus le peuple citoyen. C'est ainsi que Pierre Rosanvallon (« le peuple introuvable ») définit ce qu'il appelle un « peuple-émotion » où s'exprime, « sur un mode pathétique, la quête d'identité des masses modernes. Pauvres en contenu, ces communautés d'émotion ne tissent aucun lien solide. Elles ne font que réaliser une fusion passagère et n'impliquent pas d'obligations entre les hommes. Elles n'engagent également aucun avenir. Loin d'incarner une promesse de changement ou une puissance d'action, comme jadis le peuple-événement

de la Révolution Française, le peuple-émotion ne s'inscrit pas dans une histoire. Il n'est que l'ombre fugace d'un manque et d'une difficulté » (voir sur le blog). C'est sur ce peuple en déshérence que croit le populisme, ses appels *démagogiques* (ses « solutions » simplettes) et son discours *mystificateur* qui visent entre autres, l'abolition de la distance qui sépare le peuple des élites.

Marie-Paule souligne la maladie redoutable de nos démocraties : les taux élevés d'abstentions aux élections. Nos élus, de la mairie jusqu'à la présidence, ne le sont que par un peu plus de la moitié seulement des électeurs (et parfois beaucoup moins comme pour les élections européennes). À cela Geneviève ajoute cette triste contradiction, qui veut que le peuple prétende ne pas être entendu. Christine fait fort justement remarquer le rôle essentiel de l'instruction civique à l'école et de son objectif majeur de former des citoyens responsables. C'est un point capital pour comprendre la mauvaise santé de notre démocratie, car comme le dit Marcel Gauchet : « l'Empire des droits individuels qui ne cesse de s'étendre est en partie responsable de cette situation dans la mesure où il n'est pas contrebalancé par une *valorisation de même importance des devoirs et responsabilités des citoyens* ». Gilles pointe l'autre fait dévastateur qui dynamise le populisme : internet et les réseaux sociaux. Comment le président des USA, le représentant d'une grande démocratie, peut-il prétendre conduire sainement le peuple américain par ses petits « tweets » quotidiens qui ne valent pas plus que des propos de bistrot ? Enfin, certains participants comme Colette, ont soulevé la question des « corps intermédiaires » dont l'affaiblissement favorise le populisme. Ces « corps intermédiaires » (partis politiques, syndicats, administrations, associations...) régulent cette participation du peuple avec l'État. D'où le rêve de la part de certains leaders populistes charismatiques, de fusionner avec le peuple (en passant par-dessus les corps intermédiaires), considéré comme une masse ou « groupe en fusion » pour parler comme Sartre. C'est ainsi qu'un des traits du populisme consiste dans un rejet des partis traditionnels droite / gauche (le « tous pourris » du FN).

Notre ami Boualem (à partir d'un extrait de la revue « Peuples méditerranéens » (L'Algérie vers l'État islamique) ajoute un trait caractéristique de ce détournement politique que constitue le populisme,

en prenant exemple sur le populisme en Algérie. Je cite un passage éclairant : « Il convient de rappeler que le populisme est une idéologie qui flatte et mystifie le peuple, présenté comme un corps soudé et non comme un ensemble d'individus susceptibles d'avoir des intérêts idéologiques ou matériels différents. En cela le populisme est antidémocratique parce que niant les conflits sociaux et les différences idéologiques, il ne cherche pas à leur trouver des solutions institutionnelles, étant entendu que la démocratie est la forme par laquelle les différences sociales sont rendues compatibles ».

Cependant ne peut-on pas reconnaître qu'en toute démocratie la crise est endémique et paradoxalement salutaire si le peuple est suffisamment mature et instruit. Les tensions qui opposent, au sein de la démocratie, les lois et l'opinion, le pouvoir exercé au nom du peuple et le peuple lui-même, sont naturelles à ce régime politique. Roger-Paul Droit (voir texte sur le blog) fait remarquer que cette question de la légitimité reste insoluble. Qui est le plus légitime, les cortèges qui rassemblent les masses en colère ou les parlementaires et gouvernants ?

Avec ce qui s'annonce en Europe aujourd'hui tachons de raison garder et espérons qu'une grande nation comme la notre trouvera un juste équilibre pour suivre un chemin d'équité et de justice, dans la paix sociale.

Le prochain café-philo aura lieu le **jeudi 20 décembre** et portera sur la question : « Qu'est-ce qu'un vrai travail ? »

C'est notre amie Geneviève C. qui se collera à l'introduction du sujet de notre débat.

Jean-Louis